

# Orchestre de la Ville et de Beau-Rivage : concerts d'abonnement

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 46

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191957>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Qui donc ? fit cette dernière, étonnée de l'interruption.

— M<sup>me</sup> Barré ; et j'y ai rencontré... devine.

— Je ne sais, fit Madeleine avec effort, que m'importe ?

— Georges Olliot, s'écria l'aïeule, décidée à porter un grand coup, pour connaître les sentiments réels de sa chère enfant. Il m'a parlé de toi avec une chaleur, une admiration !... Bref, il m'a prié de lui accorder un entretien, demain ou un autre jour, et j'ai compris.

— Je vous en prie, grand'mère, ne le recevez pas ; je ne veux plus entendre parler de ce monsieur.

— Elle a bien raison, s'écria tout-à-coup spontanément la vieille bonne en enlevant les assiettes.

Elle avait vu naître Madeleine et se permettait quelquefois de donner son avis.

— Pourquoi cela, s'il aime ma petite-fille ? dit l'aïeule.

— S'il l'aime, fit, comme malgré elle, la fidèle servante, pourquoi donc a-t-il été demander la main de M<sup>lle</sup> Fréret ?

— De Suzanne ? exclama Madeleine.

— Mais oui, Mademoiselle ; et il a été refusé hautement.

— Bonne maman, comme vous aviez raison, quand vous me disiez que M. Georges Olliot était une âme vénale !

— Alors, mon cher enfant, tu comprends maintenant pourquoi je n'ai jamais voulu parler de ta dot, et pourquoi personne ne connaît exactement le chiffre de ma fortune.

— Oui, bonne maman, votre prudence veillait sur le bonheur de votre petite-fille.

— Voyons, Madeleine, franchement, aimez-tu toujours M. Georges Olliot ?

— Depuis le bal de M<sup>me</sup> Granvillier, je me suis plus d'une fois demandé si je l'avais réellement aimé. Encore une fois, grand'mère, je vous en prie, ne parlons plus de ce monsieur.

Il y eut un moment de silence.

— A propos, reprit négligemment M<sup>me</sup> Goulard, j'oubliais de te dire, ma fille, que me sentant un peu indisposée, je suis allée consulter notre jeune médecin.

— Madeleine tressaillit et devint très rouge.

— Il viendra demain soir prendre le thé. Il est très bien, ce jeune homme, et il arrivera, j'en répons. Il n'a pas de fortune, malheureusement.

— Qu'importe ?

— Je crois qu'il aime une jeune fille.

— Ah ! fit Madeleine en pâlisant.

— Mais il n'ose pas la demander en mariage, et par délicatesse, il s'est abstenu de la revoir.

— Il y a longtemps qu'il aime cette jeune fille ?

— Depuis le soir d'un certain bal où il l'a tenue dans ses bras.

— Grand'mère, que dites-vous ? s'écria Madeleine.

— Eh bien, mon enfant, je dis que le docteur Verdon t'aime !

La jeune fille, éperdue de bonheur, cacha sa tête dans le sein de l'aïeule.

— Bien certainement, reprit M<sup>me</sup> Goulard, il me demandera ta main : que faudra-t-il lui répondre ?

— Que votre fortune est médiocre et que je n'ai pas de dot.

— Douterais-tu de ce jeune homme ?

— Non, bonne maman ; mais nous ne devons pas transiger avec nos principes. Si, me croyant pauvre, il veut m'épouser quand même...

— Je l'en crois capable, dit M<sup>me</sup> Goulard en souriant.

— Oh ! alors ! fit la jeune fille, ayant dans le regard une expression que rien ne saurait rendre.

— Alors, reprit la grand'mère, il aura en toi un trésor, sans compter la grande fortune que vous lui donnerez.

— Oui, grand'mère.

Les jours passaient et Georges Olliot, ne voyant rien venir, comme sœur Anne, commençait à ressentir une vive inquiétude. Il avait dit à M<sup>me</sup> Goulard :

— Quel jour pourrais-je me présenter chez vous ?

Elle avait répondu :

— Je vous le ferai savoir.

Et pourtant il ne recevait d'elle aucun message. La vieille dame avait-elle donc oublié sa promesse ? Il n'était pas homme à rester longtemps dans cet état d'incertitude. Parfois, il éprouvait la crainte que Madeleine, ou sa grand'mère, n'eût eu connaissance de la demande adressée par lui à M. Fréret, mais il chassait vite cette pensée en se disant qu'elles l'auraient su plus tôt..., qu'en admettant — ce qu'il ne croyait pas — que quelqu'un dans la ville eût appris sa démarche, depuis longtemps cela devait être oublié. Bref, il résolut de savoir à quoi s'en tenir, en allant rendre visite à M<sup>me</sup> Goulard.

On était dans les premiers jours de mars ; le temps s'était sensiblement radouci et l'approche du printemps se faisait sentir. Un clair soleil brillait, mettant une note de gaieté dans toute la nature ; les oiseaux préparaient leurs nids et les bourgeons des arbres se gonflaient, s'entr'ouvraient, n'attendant plus, pour éclater, qu'un chaud rayon. Georges subissait l'influence de cette belle journée ; il marchait d'un pas allègre, en murmurant :

— Le ciel favorise les audacieux.

Comme il allait passer devant la mairie, il vit deux jeunes gens arrêtés près du tableau des publications de mariages et les mots qu'ils échangeaient, à voix haute, attirèrent son attention :

— Deux beaux mariages, disait l'un.

— Le docteur Verdon a de la chance, fit l'autre, cinq cent mille francs de dot !

— Et il ne les cherchait pas. Mais aurait-on cru cela ? des dames qui vivaient si simplement...

— De qui parlent-ils ? se demandait Georges ; cinq cent mille francs de dot ! je ne connais ici aucune jeune fille...

Il s'était approché. Les deux jeunes gens, se retournant, le regardèrent... et, s'étant légèrement poussés du coude, s'éloignèrent. Ce mouvement n'avait point échappé à Georges ; il s'arrêta, puis, lorsqu'il les vit assez loin, il s'avança tout près des affiches protégées par le grillage, et, le cœur battant d'une émotion singulière, il lut :

« Il y a publications de mariage

» entre :

» Mademoiselle Eugénie-Suzanne Fréret, » fille de Monsieur Alexandre Fréret, propriétaire, et de dame Grangé, décédée, et

» Monsieur Charles-Emile Blanchard, lieutenant au 10<sup>me</sup> hussards, fils de Monsieur Maximilien Blanchard et de dame Ernestine Fréret ;

» entre :

» Mademoiselle Emilie-Madeleine Goulard, » fille de Monsieur Jean Goulard, lieutenant-colonel, décédé, et de dame Louise de la » Haye, décédée, et Monsieur Louis-Henri » Verdon, docteur en médecine, fils de... »

Georges Olliot n'en lut pas davantage... pâle, stupéfié, il demeura là, sans mouvement.

— Ainsi donc, murmura-t-il sans en avoir conscience, cette jeune fille si riche dont on parlait tout à l'heure... qui apporte en dot au docteur Verdon 500,000 francs !... C'est Madeleine !

— Elle-même, mon bon ami, dit une voix derrière lui.

Il se retourna. Un jeune homme, qu'à sa mèche de cheveux rebelles on reconnaissait pour le danseur de M<sup>lle</sup> Goulard, le soir du bal des Granvilliers, lui frappait amicalement sur l'épaule.

— Avoue que tu as manqué ton coup, mon vieux copain, fit-il, hein ? quelle leçon !...

— Laisse-moi, dit Georges en fronçant les sourcils. Puis, haussant les épaules et lui tournant le dos :

— Que veux-tu ? j'ai été, comme bien d'autres, un imbécile !

FIN

### Orchestre de la Ville et de Beau-Rivage.

#### Concerts d'abonnement.

Tous nos journaux rendent compte avec éloges du premier concert d'abonnement donné hier, avec le concours de M<sup>me</sup> Ketten, l'une des premières cantatrices de concert en pays français, et qui a enchanté son auditoire. — Les strophes qui relient les différents morceaux de la pièce capitale, la musique d'*Egmont*, ont été déclamées par M. Scheler, dont on connaît le remarquable talent.

En somme, brillant succès, qui assure celui des trois autres concerts d'abonnement.

Un de ceux-ci sera essentiellement consacré à des œuvres modernes, exécutées par un orchestre nombreux. A cette occasion, la Société de l'Orchestre donnera à ses abonnés une nouvelle preuve de tout le désir qu'elle a de leur être de plus en plus agréable. Chacun d'eux aura la faculté de participer à l'élaboration du programme de ce concert, en choisissant parmi un certain nombre de morceaux, dont la liste lui a été communiquée, et de manifester ses préférences au moyen d'un bulletin de vote.

Cette charmante attention, de la part du Comité de l'Orchestre, nous dit suffisamment tout le soin et l'intérêt qu'il met à l'accomplissement de sa tâche difficile, et tout l'appui et la reconnaissance qu'il mérite.

#### Locutions populaires.

D'où vient l'expression « donner une taloche ? » — Au moyen-âge, les fantassins avaient une sorte de bouclier rond nommé *taloche*. Les soldats s'en servaient non seulement comme appareil défensif,